

Lettre de D'Alembert à Lorgna, 1er octobre 1778

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe n'ai reçu que depuis peu de jours par M. le comte Pompei...

RésuméA reçu par le comte de Pompei sa l. du 15 mai [1778] et son ouvrage [De Casu irreductibili...]. Ne s'occupe plus guère de recherches mathématiques.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire78.46

Identifiant345

NumPappas1692

Présentation

Sous-titre1692

Date1778-10-01

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettreHenry 1885/1886, p. 90, qui date de 1782. F. Piva, Anton Maria Lorgna e la Francia, Accademia di agricoltura, scienze e lettere di Verona, 1985, p. 108

Lieu d'expéditionParis
DestinataireLorgna
Lieu de destinationVerona
Contexte géographiqueVerona

Information générales

LangueFrançais
Sourceautogr., d.s., « à Paris », 1 p.
Localisation du documentVerona, BC

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné
Auteur(s) de l'analyseNon renseigné
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

series (1) dont vous êtes en la bonté de me destiner un exemplaire. Cet ouvrage doit faire honneur à vos connoissances et à vos talens, et justifie, ainsi que les précédens, le choix que l'académie des sciences de Paris a fait de vous pour un de ses correspondans.

Recevez en, je vous prie, tous mes remerciemens, ainsi que de la lettre pleine d'humeteté pour laquelle vous avez bien voulu m'annoncer ce beau présent, et à la quelle je n'ai tardé à répondre, que parce que je voulois vous remercier en même temps et de la lettre et de l'ouvrage.

J'ai l'honneur d'être avec une respectueuse estime,
Monsieur,

à Paris ce 3 mai 1776.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LXXXVIII.

D'ALEMBERT à TORANA.

Monsieur,

Je n'ai reçu, que depuis peu de jours par M. le Comte D'umpey, l'obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 21 Mai de cette année, et l'ouvrage nouveau que vous avez bien voulu me donner. (1) Quoique mon peu de santé, joint à d'autres occupations, ne me permette plus guise de m'occuper de recherches mathématiques, j'ai cependant parvenu ben attendant que je puisse les approfondir plus à loisir vos savantes et laborieuses recherches sur les différens objets que vous traitez dans cet ouvrage. Elles m'ont paru, Monsieur, être une nouvelle preuve des connoissances et de la sagacité dont vous avez déjà donné des marques dans vos productions précédentes, et je ne puis que vous exhorter à continuer de faire un aussi heureux usage de votre temps et de vos talens.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

à Paris ce 1.^{er} Octobre 1776. 75

(1) Il s'agit de l'ouvrage intitulé "Mémoire de M. l'abbé de Condorcet sur l'art de l'écriture" qui a été imprimé à Paris en 1776.

(2) Il s'agit de la lettre de M. l'abbé de Condorcet à M. de Torana, datée du 21 mai 1776.

ms. B. pub. vaticane

ms. 1010

LXXXIX.

D'ALEMBERT à CONDORCET.

Supplément à la seconde lettre sur Madame Geoffrin (1).

Vous sçavez, mon cher ami, que je vous instruis des cruelles raisons qui m'ont écarré ou plutôt arraché du lit de notre amie mourante. Je vous en ferai part d'autant plus volontiers que ce détail est nécessaire à ma justification sur un objet qui m'intéresse, sur mon extrême désir de traiter certaines matières qui tiennent à l'ordre public et que par cette raison tout citoyen doit respecter. Ce n'est pas sans une juste estime que je me vois résolu à me plaindre ici de l'accusation très injuste et très connue, intentée contre moi par une personne qui appartenait de près à Mad. Geoffrin. Je sais qu'à ce seul titre cette personne mérite des égards dont je suis bien résolu de ne point m'écarter, me bornant à ce qu'exige de moi l'indispensable nécessité de la défense naturelle en matière grave et importante.

Madame Geoffrin tombe malade vers la fin du mois d'août 1776. Je la vis assidûment les premiers jours de sa maladie en présence de Madame la Marquise de la Ferté Imbaull, sa fille. Arrivant un matin suivant ses coutumes chez cette malade chérie, je fus bien étonné de trouver à sa porte la lettre suivante que Madame de la Ferté Imbaull avoit pris la peine de m'écrire:

Dans la chambre de ma mère, ce 2 Septembre 1776.

« Je vais vous parler, Monsieur, avec la franchise qui m'est naturelle. « Vous avez indisposé contre vous depuis bien des années tous les gens de bien (2) par votre manière indécente et imprudente de parler contre la Religion. Toutes mes sociétés intimes ne sont composées que de gens de bien, « et plusieurs pensent que je devais à la religion et à l'édification publique « de vous empêcher d'entrer chez ma mère depuis qu'elle a reçu son Sacrement. « Dans l'état où elle est, je suis en effet responsable de tout et je pense « que mes amis ont raison jusqu'à un certain point; mais en même tems la « charité chrétienne m'engage, Monsieur, à vous avertir plutôt que de faire « un éclat contre vous, qui seroit par trop opposé à cette divine charité « chrétienne.

(1) Bibliothèque de l'Institut/On trouve de deux lettres dans les Œuvres de D'Alembert, Tome V, 1776, p. 2-12, 1773. 25. 101102. 101103.

(2) On s'est fait une loi de ne rien changer au style de cette lettre, on n'a touché qu'à l'orthographe parce que cette correction indispensable n'a lieu en rien la force du sens. (Note de D'Alembert).

ms. 486 192-209

ms. 479
ms. 4 = 17756
1066
Henry 1876 a Henry 2
01 octobre 1778 D'Alembert à Condorcet
LXXXVIII, p. 30

1892
345

D'ALEMBERT (2)

Monsieur

Je n'ai reçu que depuis peu de jours par M. le Comte Pompej,¹ l'obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 15 Mai de cette année, & l'ouvrage nouveau que vous avez bien voulu me donner.² Quoique mon peu de santé, joint à d'autres occupations, ne me permette plus guere de m'occuper de recherches mathématiques, j'ai cependant parcouru (en attendant que je puisse les approfondir plus à loisir) vos savantes et laborieuses recherches sur les différens objets que vous traitez dans cet Ouvrage. Elles m'ont paru, Monsieur, être une nouvelle preuve des connoissances et de la sagacité dont vous avez déjà donné des marques dans vos productions précédentes, et je ne puis que vous exhorter à continuer de faire un aussi heureux usage de votre temps & de vos talens.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite consideration

Monsieur

Votre très humble
et très obeissant Serviteur
d'Alembert &c.³

à Paris ce 1.er octobre 1778

(1) Il conte ALBERTO Pompej, pronipote del più celebre Alessandro, fece un primo viaggio a Parigi ed in altre parti della Francia nel 1778-1779, ed un secondo nel 1787. Su di lui, cfr. alcune interessanti notizie in E.M. LUZZATTA, *Il viaggio di Ippolito Piedemonte verso la « città » e i suoi esiti moderati*, « Critica Storica », XIX, 4 (1982), pp. 586-587.

(2) Si tratta, molto probabilmente, del saggio: ANTOINE MARIE LOMBES, *De Casu Irreductibili Tertii Grandis et Seriebuz Infallitiz Exercitatio Analytica*. Veronae M.DCC.LXXXVI, Typis Marti Mowoni Superiorum Pormisau. In-4° di 166 pp.

(3) La lettera non ha indirizzo. Forse fu portata al Conte dalla stesso Pompej.

ARTAUD (1)

Monsieur,

Les bontés dont vous m'avez honoré, et l'intérêt que vous avez voulu prendre à mon sort, sont des titres trop précieux et trop importants à mon égard, pour que aucune diversion soit capable de me

les faire oublier. Ce n'est donc ni l'étonnement et la surprise que j'ai dû nécessairement éprouver pendant les premiers jours de mon arrivée à Venise; ni l'agitation à laquelle il m'a fallu me livrer, pour trouver un gîte et une Table à peu de frais, pour chercher et rencontrer mes Protecteurs et les autres personnes auxquelles j'étois recommandé, et pour scavoir ce que je devois et pouvois attendre du crédit des premiers et de la bienveillance des autres; Ce n'est, dis-je, par aucune de ces raisons, que j'ai retardé jusqu'à ce jour de Vous offrir le juste hommage de ma plus respectueuse reconnaissance: mais uniquement par l'espérance où j'étois qu'en différant un peu de m'acquitter de ce devoir, je pourrois en même tems vous faire part des avantages que mes protecteurs m'auroient procurés. Mais ne voyant aucun terme à mon expectative, je ne me croirois plus excusable si je gardois encore le silence envers Vous, Monsieur, dont Madame la Comtesse Scheriman¹ partage l'intérêt et la bonne volonté pour moi: et je me suis déterminé à le rompre d'autant plus volontiers, que si je suis singulièrement privé de ne pouvoir aujourd'hui Vous annoncer un plein succès, j'en serai dédommagé par le plaisir que Vous me permettrez, j'espere, Monsieur, de vous réitérer encor avec combien de respect et de gratitude j'aurai toujours l'honneur de me dire,

Monsieur,

Votre très humble et très obeissant
serviteur Guy Artaud Prêtre²

Venise, Poste restante 12 Janvier 1793

A Monsieur / Monsieur le Chevalier Lurgu, / Inspecteur des Ecoles Militaires, / A Verone (con sigillus)

(1) La contessa apparteneva alla stessa famiglia « non patrizia, ma nobile e cospicua » alla quale apparteneva Zaccaria Scheriman (1708-1784), autore del celebre romanzo filosofico *I Viaggi di Enrico Warton* e traduttore dell'altrettanto famosa, almeno allora, *Histoire de la République de Venise* dell'abbé Langier.

(2) L'autore di questa lettera è uno dei tanti protti che la Rivoluzione francese ha costretto ad emigrare, specie dopo la richiesta di giuramento di fedeltà alla Costituzione repubblicana (27 novembre 1790); e che cercarono un rifugio o una sistemazione negli Stati della Serenissima, sull'esempio del resto del fratello stesso del defunto re, il conte di Lilla, che fu a Verona dal 1794 al 1796.

FRANCO PIVA

ANTON MARIA LORGNA
E LA FRANCIA

ACCADEMIA DI AGRICOLTURA SCIENZE E LETTERE
DI VERONA

1985